groupe de la rue de l'Arcade, qui ne faisait plus parler de lui, s'est trouvé réorganisé comme par enchantement.

La velléité de résurrection du tiers-parti a soudain rappelé à l'activité de service, au secours de M. Rouher menacé, le vaillant corps d'armée dont M. Granier de Cassagnac est le porte-étendard. C'est ce groupe important qui a décidé la disgrâce de M. Walewski; c'est ce groupe qui a moralement porté M. Jérôme David à la vice-présidence. Il n'a pas connu encore la douceur d'être présidé par un enfant sorti de ses entrailles. Il lui tarde de la goûter. Déjà M. Schneider (qui interrompt cependant souvent les orateurs au point qu'on se demande parfois s'il ne faudrait pas un président spécialpour empêcher le président d'interrompre) lui devient par instant suspect de *modérantisme*.

La majorité commence à récrimer contre ses décisions par l'organe de M. Granier de Cassagnac, qui justifie une fois de plus par l'autorité qu'il semble excercer sur une partie de la Chambre, la vieille maxime que le royaume des cieux appartient aux violents. M. Schneider remarque ces symptômes, voit en face de lui, sur un des plus hauts bancs, M. Jérôme David, entouré d'un cercle d'amis farouches, faisant une espèce d'Etat dans l'Etat et comme une contre-présidence, songe à son prédécesseur et devient soucieux.

La mystification de la souscription Voltaire continue et le *Nord* trouve qu'elle prend la proportion d'une *scie* : « Le *Siècle*, dit-il, publie ce matin la 43e liste. Nous y lisons les noms de Papavoine, Ali-Bajou, Orgeat père et Orgeat fils — chacun 5 centimes, — Cocardas, etc., etc. Nous sommes, je me plais à le croire, au dessert : il serait peut être temps que M. Havin nous donnât l'addition. — Covielle.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous transmet les dépêches télégraphiques suivantes :

ALLEMAGNE.

Munich, 12 juillet.

La *Gazette de Bavière* apprend que le roi Louis II se propose de faire un voyage à Paris dans le courant de la semaine prochaine.

EGYPTE.

Le Caire, 12 juillet.

Les provenances d'Aden seulement sont soumises à une quarantaine à cause du choléra. Les provenances des Indes ne sont pas soumises à cette mesure.

ITALIE.

Florence, 11 juillet, soir.

Chambre des députés. — M. Mancini parle longuement sur le projet de loi relatif au patrimoine ecclésiatique. Il soutient le droit de l'Etat sur ce patrimoine. Il dit que la formule du comte de Cavour qui signifiait: Liberté de l'Eglise, était strictementsur bordonnée à la condition de Rome capitale de l'Italie. L'orateur blâme les dernières nominations d'évêques.

MM. Cordowa et Bourgatti défendent la conduite du ministrère précèdent.

M. Macini répond que, lorsqu'on stipulait le paiement de la dette pontifical, on devait y mettre pour condition la reconnaissance du royaume de l'Italie. (Applaudissements.)

POLOGNE.

Posen, 11 juillet.

La fraction polonaise du Parlement prussien vient de décider à l'unanimité dans une réunion tenue ici, qu'il y avait lieu pour ses compatriotes, de prendre par aux prochaines élections pour le Reichstag.

ETATS-UNIS.

New-York, 4 juillet.

Un projet de loi attribuant aux commandantes militaires de pouvoir destituer les fonctionnaires civils, a été soumis au congrès.

La presse américaine exprime ses sympathies pour l'Empereur Maximilien.

ESPAGNE.

Madrid, 11 juillet.

Le sénat a approuvé aujourd'hui, par 89 voix contre 12, la réforme de son réglement. Le projet concernant la dette avait été voté hier par 84 voix contre 3. Tous les projets présentés par le gouvernement pendant la session législative, ont été votés par les chambres à une immense majorité. La session sera prorogée demain.

La tranquillité règne partout dans les provinces. (?...)

ANGLETERRE.

Douvres, 12 juillet.

Le sultan est arrivée ici à 10 h. 45, à bord du yacht le *Reine-Hortense*. Il a été salué par la flotte et reçu par le prince de Galles, le duc de Cambridge et le vice-roi d'Egypte. Il s'est ensuite rendu au *Royal-Warden-Hôtel*, où une adresse lui a été présentée par le maire et la municipalité.

Le sultan est reparti à 12 h. 30 m. pour Londres.

Londres, 12 juillet.

Les volontaires belges sont arrivés hier. Les arrangements pour leur transport avaient été mal consertés, ce qui a donné lieu à une certaine confusion.

Aujourd'hui un grand déjeûner leur a été offert à Guildhall par le lord-maire.

Le prince Napoléon et la duchesse d'Aoste, sont arrivés hier en rade de l'Ile de Wight, à bord du kacht le *Prince Jérôme*.

Londres, 12 juillet.

Hier soir a eu lieu le banquet du lord-maire en l'honneur du vice-roi qui a été reçu avec les honneurs militaires. Le prince de Galles, le duc de Cambridge, l'archevêque de Contorbéry et le corps diplomatique y assistaient.

Le vice-roi a prononcé un discours dans lequel il a rappelé la visite de son père qui, il y a 21 ans, a été reçu dans la même salle. Il a remercie l'Angleterre des railways dont elle a doté l'Egypte et des progrès matériels que l'Egypte doit à l'Angleterre.

M. Disraël i a pris ensuite la parole. Parlant de la réforme parlementaire qui vient d'être achevée par la Chambre des communes, il a constaté que le vice-roi est favorable aux réformes. Il a ajouté que, lorsque le vice-roi visitera la Chambre des communes, il y sera bien reçu.

DANEMARK.

Copenhague, 11 juillet.

Dans sa réponse à l'adresse de Rigsdag, le roi remercie l'assemblée des sentiments de loyauté et de dévouement qu'elle lui a exprimés. Relativement à l'objet même de l'Adresse, S. M. se félicite d'être en parfait accord avec les rédacteurs de ce document.

Samedi, aura lieu la clotûre du Rigsdag par les ministres.

AUTRICHE.

Vienne, 12 juillet.

La *Gazette de Vienne* publie un rescrit impérial qui relève le feld-maréchal Crenneville de ses fonctions de premier aide de camp général et le nomme chambellan suprême.

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE

du *Journal de Roubaix*

Paris, 11 juillet.

Après le discours de M. Rouher, il ne reste rien, absolument rien des allégations hostiles répandues depuis longtemps dans le public et résumées dans les discours de MM. Thiers et Jules Favre. C'est à peu près ainsi que s'exprime ce matin le *Constitutionnel* par la plume de son rédacteur en chef. Vous pensez bien que les journaux opposants démocratiques ou religieux, disent précisément le contraire. Pour les uns, c'est M. Rouher qui a fait la lumière sur cette question jusqu'alors peu connue; selon les autres, MM. Thiers et Jules Favre ont mis a nu la vérité. Chacun vante le talent de l'orateur qu'il préfère et fait fi des raisons des autres. Vous avez sous les yeux les pièces du procès, c'est à vous de juger.

Je dois seulement constater que Paris a la fièvre. Bien entendu je ne parle pas de tous les habitants de la capitale, mais seulement de ceux qui pouvant dégager leur esprit des intérêts matériels petits ou grands, se préoccupent des affaires générales du pays. Je ne doute pas que chez vous on n'ait un égal souci de ces affaires, mais vous n'en ressentez que le contre-coup; ici nous sommes presque témoins de la lutte et nous ne pouvons manquer de partager un peu l'émotion des combattants.

Nous trouvons dans le discours de M. Rouher une indication utile des projets ultérieurs du gouvernement; il a dit en parlant de la république mexicaine: on ne traite pas avec un pareil gouvernement. Nous devons en conclure que la France non seulement ne reconnaîtra pas la république mexicaine, mais encore évitera d'avoir avec elle la moindre relation diplomatique. N'est-il pas à craindre que cette résolution ne nuise aux intérêts de notre commerce et ne profite à l'Angleterre et aux Etats-Unis? Les gouvernements européens avaient en égale horreur la république française après 1793 et cependant tous finirent par traiter avec elle.

Les mots de crime de lèse-majesté que l'on a lus dans le *Moniteur* sont toujours le texte de vives conversations, et à la déclaration du journal officiel beaucoup de personnes, et parmi elles de sincères amis du gouvernement, opposent celle-ci: nous devons attacher plus de prix à la vie d'un citoyen français qu'à celle d'un prince autrichien, fût il le descendant de Charles-Quint. La controverse n'est pas terminée sur ce point.

On n'a reçu aujourd'hui aucune dépêche officielle démentant l'assertion du ministre anglais, d'après laquelle M. Dano, notre ministre et les chargés d'affaires des autres nations seraient retenus comme ôtages par Juarez.

Les lettres d'Italie parlent toujours de prochaines tentatives garibaldiennes contre l'Etat pontifical.

On assure que M.gr Chigi a invité de la part du Saint-Père le Sultan à se rendre à Rome. Nous n'en croyons rien.

Le *Moniteur* ne parle pas de l'arrivée de le reine de Prusse à Paris que l'on signalait hier. On dit ce soir que la reine s'est rendue directement à Berlin.

Le *Temps* publie ce soir l'adhésion de Victor Hugo à la ligue internationale de la paix. Cette ligue est en principe une excellente idée; mais rappeler-vous plus tard ce que je vous dis aujourd'hui: Avant huit ou dix mois, la France et la Prusse auront mesuré leurs forces. Les adhérants de la ligue de la paix en sont eux-mêmes bien convaincus.

Décidément la moralité publique est en progrès sous certains rapports et le bon sens remporte des victoires dont le fruit ne sera pas perdu. M. Sainte-Beuve a tué avec le ridicule l'honorable M. Lacaze qui voulait le tuer d'un coup d'épée ou d'une balle de pistolet. Une autre provocation vient d'avoir le même résultat : M. Duchêne, rédacteur du *Courrier français*, avait écrit ainsi le nom du directeur du *Pays*: M. Granier (de Cassagnac). Les deux fils du député allèrent trouver (était-ce sur l'invitation du papa?) M. Duchêne et lui enjoignirent d'insérer et de signer une note qu'ils lui présentèrent, et l'aîné des deux frères ajouta : « Ou bien je serai forcé de vous coucher sur le pré, moi ou mon frère. » On couche donc encore les gens sur le pré? Nous croyons que ces façons-là n'étaient à la mode que du temps de M. de Crac. M. Duchêne congédia ses interlocuteurs en leur disant : « Je ne comprends rien aux mœurs du monde ou vous vivez. » Puis il adressa au père une lettre que publie le *Courrier français*, et où il raconte l'équipée de ses fils. Voilà, certes, des gaillards qui font bien du tapage pour une parenthèse.

Quel crime abominable !
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait.

Quand le fils aîné du député du Gers signe un de ses articles fort agressifs mais que la publicité restreinte du *Pays* rend inoffensifs, il ne met pas entre parenthèses son nom patronymique, il le supprime tout simplement et signe Paul de Cassagnac. Vapereau, dans ses dernières éditions du *Dictionnaire des Contemporains* donne deux particules au directeur du *Pays* et l'appelle M. A. de Granier de Cassagnac. Il n'y a que les ignorants qui s'imaginent que toute personne dont le nom s'écrit avec une ou plusieurs particules est noble par ce seul fait.

J'ignore quel est le cas du directeur du *Pays* et il importe peu au public qu'il soit gentilhomme ou roturier; — mais on sait que tous les traitants enrichis du siècle dernier s'affublaient de noms à particule et c'est encore la manie de quelques épiciers et bonnetiers en retraite. Un journaliste qui a peut-être voulu se faire agréable, parlant de la fête de lundi à l'Hôtel-de-ville, constate l'affabilité de Mme la baronne de Haussmann; voilà un de nos malencontreux. Voyez-vous que l'on dise M. de Dupin, M. le baron de Poisson, etc.

Je vous ai dit hier que le licenciement de l'Ecole normale avait produit à Paris une pénible impression. Il y avait des précédents qui auraient pu motiver l'indulgence du gouvernement, et nous croyons que cette indulgence n'eût pas nui au prestige de l'Université. L'Ecole normale n'est pas une caserne; on y apprend à penser et la pensée ne peut se discipliner comme le conscrit qui doit obéir sans raisonner à l'ordre de son supérieur.

L'*Avenir national* fait un rapprochement : « On a, dit-il, dissous l'Ecole normale, on n'a pas dissous les Conseils municipaux qui ont voté des adresses quoique la loi formulât une interdiction précise. »

On ne doute pas, du reste, que des adoucissements postérieurs ne viennent modifier les conséquences fâcheuses de la mesure rigoureuse ordonnée par l'administration.

Le Théâtre français va bientôt reprendre *Marion Delorme*. C'est Mme Favart qui va jouer le rôle de Marion; elle seule peut prendre la succession de Mlle Mars; elle aura Delaunay pour digne partenaire.

CH. CAHOT.

Paris, 12 juillet.

Permettez-moi de vous rapporter une double prédiction faite hier soir en guise de péroraison par un homme politique qui a longtemps étudié les hommes et les choses. Il avait soutenu une conversation animée roulant sur les évéments actuels; il dit en terminant : « Avant trois mois, M. Emile Ollivier sera ministre et avant huit ou dix mois la France sera en guerre avec la Prusse. »

Ces deux prédictions se rattachent évidemment aux modifications de la politique intérieure et extérieure du gouvernement; la première se rapporte à l'exécution complète du programme du 19 janvier la seconde serait le dénouement de la querelle momentanément appaisée entre la France et la Prusse.

Bien entendu vous pouvez ne pas ajouter foi à cette prophétie et la trouver absurde; mais son auteur a la prétention de n'être pas seul de son avis et d'avoir dit ce que beaucoup pensent. Ce n'est qu'une sorte de formule d'une évolution de la politique impériale. Il est facile de le prouver en peu de mots.

Evidemment, l'expédition du Mexique est un échec pour nos armes, puisque notre armée a fait retraite sans avoir atteint le but marqué. N'est-il pas naturel que le gouvernement songe à relever le prestige militaire de la France? Il a renoncé, vous avez pu voir, sans beaucoup de peine, à faire voter la loi nouvelle sur l'armée; c'est que, apparemment, il juges qu'elle n'était pas indispensable, puisqu'elle ne pouvait donner des résultats immédiats; en outre depuis le jour où la loi fut proposée il se serait opéré des événements importants.

Il y a un an, il y a même six mois, non seulement la France n'avait pas d'alliés en Europe, mais encore elle n'était pas rassurée sur les intentions de plusieurs puissances à son égard. Or, sous ce rapport, la situation est changée; il est certain — autant qu'une certitude est possible — que si la guerre éclate entre la France et la Prusse, les autres puissances resteront neutres. Ne remarquez-vous pas qu'il n'est plus du tout question de la révision du traité de Paris de 1856? Eh bien, c'est que les cabinets ajournent d'un accord tacite l'examen diplomatique de cette affaire jusqu'au jour où la guerre aura modifié l'équilibre des forces européennes et où il deviendra possible de sanctionner par un accord général la situation respective des Etats. Sur quels traités repose le droit public européen? La Prusse ne veut pas exécuter les stipulations du traité de Prague; et n'a pas encore évacué le Luxembourg. Une paix durable ne sera assurée que par des engagements réciproques : or, par une étrange disposition, il est clair que la récente convention de Londres a réservé à chaque puissance sa liberté d'action : les interprétations postérieures des puissances nous l'ont bien prouvé. Donc nulle part aucun engagement pris; puis d'un côté une ambition qui ne se dissimule pas, de l'autre, le prestige d'une grande nation à rétablir en arrêtant les progrès de cette ambition. Voilà ce qui nous paraît devoir tôt ou tard amener un conflit, quand même nous fermerions les yeux pour ne pas voir les préparatifs matériels de la lutte.

A l'intérieur, vous savez quels bruits circulent depuis quelques jours, bruits de la dissolution de la Chambre, de remaniement ministériel; vous savez quel retentissement ont les débats du Corps législatif. Nos journaux de l'opposition répètent à l'envi ce mot de M. Jules Favre, s'adressant aux représentants du pouvoir : Dans un pays libre, vous seriez mis en accusation. La *Liberté* publie un article intitulé : « *La retraite de M. Rouher*, » qui est un véritable acte d'accusation contre le ministre d'Etat et qui, dans la forme, est d'une extrême vivacité. M. Duvernois, le compère de M. de Girardin, publie dans l'*Epoque* un article intitulé : « *Les erreurs de M. Rouher*. » Quel est le but de ces deux journaux? Ce n'est un mystère pour personne : ils veulent préparer les voies pour l'avènement au pouvoir de M. Ollivier.

M. Rouher, quoique nos ministres ne soient pas responsables, porte le poids d'une situation fausse. Avec une très-grande habileté il a fait partager à la majorité qui l'a applaudi la responsabilité de tous les actes de l'expédition mexicaine. Nul ne conteste son éloquence passionnée, son ardeur au travail, sa vaste intelligence, mais les faits sont plus forts que les intentions, et les faits se résument dans le passif moral et financier d'une entreprise qui a échoué. D'un autre côté, on sait que M. Rouher n'a pas été un des promoteurs du programme du 19 janvier; je ne veux pas dire qu'il l'a combattu : or l'éminent ministre d'Etat va traverser prochainement une nouvelle épreuve, lors de la discussion des affaires intérieures.

C'est la semaine prochaine que commencera l'examen du budget du ministère de l'intérieur. C'est pour ce moment que M. Ollivier s'est réservé. Si je suis bien informé, ce sera véritablement un discours-ministre qu'il prononcera. Non seulement,

---

je combattrais un ours, j'éteindrais un Indien pour avoir sa chevelnre. »

En disant ces mots, il donna un coup de pied à l'innocent Jenkins avec tant de vigueur, que ce dernier en fut réveillé en sursaut.

« Dieu! qu'y a-t-il? s'écria le conscrit en se levant subitement.

— Il est jour, et il est temps de se mettre en route, reprit Dingle.

— Oui, ajouta Whetzel, il faut que je remonte la rivière pour voir ces démons. »

Whetzel était un homme d'un aspect remarquable; sa taille était un peu au-dessous de la moyenne, mais sa poitrine large et musculeuse, ses épaules et ses bras taillés en hercule lui donnaient l'apparence d'un homme doué d'une vigueur peu commune. Son teint était presque aussi brun que celui des Indiens; il avait le visage marqué de petite vérole. Quant à ses yeux, ils étaient d'un noir si foncé, qu'ils en étaient effrayants. Il est de fait que peu d'hommes eussent pu soutenir son regard lorsqu'il était en colère. Il n'avait jamais coupé ses cheveux; aussi, à l'époque où nous nous trouvons, sa chevelure l'enveloppait littéralement jusqu'au-dessous des genoux.

Après un court adieu adressé à ses amis, Dingle s'enfonça dans la forêt avec son timide camarade. Le chasseur prit le devant, à sa manière, c'est-à-dire si furtivement et avec tant de précaution, qu'à dix pas on ne pouvait entendre sa marche, excepté, de temps à autre, lorsque Jenkins approchait et que par malheur il s'empêtrait les pieds dans les lianes et tombait sur les mains et sur les genoux, en accompagnant sa chute d'exclamations et de plaintes; parfois il s'oubliait au point de vouloir commencer une conversation.

Cependant le voyage se continna jusqu'au soir sans aucun accident digne de remarque. Ils ne rencontrèrent pas un être humain, blanc ou rouge, et ce n'est que vers la brune qu'ils arrivèrent près de la rivière que Dingle avait annoncé être le petit Miami.

« Dieu! s'écria Jenkins stupéfait, est-ce qu'il faut encore traverser celle-ci à la nage?

— Non! nous ramerons, je pense.

— Ramer!... et un bateau!

— Allons! pas tant de questions... tu verras bien. »

En disant ces mots, Dingle, remonta quelque temps le courant; puis, s'arrêtant devant un fourré de broussailles, il se baissa et en tira un petit canot de bouleau aussi léger que du papier, garni de deux petites rames dont il chargea le conscrit, et il poussa dans l'eau sa frêle embarcation, qui bondit sur les flots comme une coquille de noix.

« D'où diable as-tu tiré cette petite machine? demanda Jenkins.

— C'est le bateau de l'Ange des Frontières. C'est là dedans que nous faisions nos promenades sentimentales dans notre jeune temps.

— Allons donc!... tu plaisantes? répliqua Jenkins avec incrédulité.

— Je croyais que tu me connaissais assez pour savoir que je ne plaisante jamais quand je cours les bois, maître Jenkins. Allons, vite en barque. »

Si quelqu'un de nos lecteurs a jamais vu un canot indien, il comprendra que Dick voulait se moquer de la simplicité de son compagnon en l'invitant à sauter dans ce bachot sans chavirer par-dessus bord, chose aussi impossible, pour qui n'y est pas habitué, que de patiner la première fois que l'on chausse des patins. Mais Jenkins était trop simple pour concevoir le moindre soupçon que Dingle plaisantait, en le voyant parler si sérieusement.

Il fit donc un saut, frappa du pied la petite barque, qui, glissant comme un éclair, laissa choir notre apprenti navigateur, qui disparut sous l'eau avec un grand tapage.

« Damné bateau! qui diable a pu le faire fuir sous moi comme cela! dit-il en se secouant lorsqu'il revint sur la rive, trempé jusqu'aux os.

— Tu es très-adroit, lui dit avec le plus grand flegme l'imperturbable Dick (aucun muscle de son visage ne bougeait); seulement, je te conseille de pratiquer un peu avant de pouvoir sauter en barque, si tes occupations te le permettent. Allons, je vois bien qu'il faut que je te le tienne, pour cette fois. »

Joignant l'action à la parole, il saisit le canot par la poupe et le tint ferme jusqu'à ce que Jenkins se fût commodément installé à l'avant! puis, s'étant assis au milieu à son tour, il saisit les rames, en frappa l'eau en cadence, et glissa rapidement sur la rive opposée.

Il faisait alors tout à fait sombre. Arrivés au milieu du courant, ils pouvaient observer en sécurité l'un et l'autre bord. Il rama ainsi pendant une heure ou deux avec rapidité sans rencontrer aucun objet suspect et sans échanger un mot avec son compagnon. La lune s'était levée et montait à l'horizon avec une majestueuse lenteur; elle jetait sur le désert une clarté si vive, qu'il était trop dangereux de continuer à voyager ainsi. Une rangée de grands arbres bordait chaque côté de la rivière et répandait fort avant sur le courant une ombre protectrice. Dingle dirigea son embarcation vers la rive gauche, et, sa marche ainsi voilée par cet abri tutélaire, il donna à Jenkins l'ordre de ne pas souffler mot.

Dick ramait toujours; les heures suivaient les heures, et cela continua ainsi jusqu'à minuit. Ayant touché terre, il changea de place avec Jenkins, à qui, à son tour, il confia le maniement des rames. Le pauvre diable fit bien mine de faire chavirer l'embarcation, mais peu à peu il s'habitua; sa main devint plus ferme, son coup de rame plus assuré et plus régulier : enfin il s'acquitta de son devoir à la satisfaction de son maître, et, chose remarquable! sans murmurer. Ils se relayèrent ainsi plusieurs fois. A la fin, le coureur des bois fut d'avis d'atterrir. Une fois débarqué, il tira son canot et le cacha soigneusement sur la rive. Il était grand jour. Nos voyageurs s'enfoncèrent de nouveau dans la forêt; car ils étaient parvenus à l'endroit où ils pouvaient gagner la rivière Mad.

(*La suite au prochain numéro.*)

EDWARD S. ELLIS.

DENTS depuis 5 francs

—

VERBRUGGHE

Dentiste

29, rue du Grand-Chemin, Roubaix. — 11, rue Secarrembault, Lille.

Guérison du mal de dents

Paiement après succès.

M. VERBRUGGHE, se rend à domicile et se charge de racommoder toute espèce de pièces artificielles. 6631